

Le temps et la passe¹

Nous avons travaillé à trois car nos questions devraient s'interpeller les unes les autres. Ce type d'intervention à trois, avec l'introduction qu'a faite Jean-Paul Bucher de sa future intervention, est un essai que nous faisons au Collège.

Donc, j'ai choisi de vous parler sur « Le temps et la passe » (pas l'auxiliaire est, pas le verbe haïr, hait, mais la conjonction de coordination et). Il y a le « passe-temps », si je peux me permettre un jeu de mots.

Le chanteur poète dit : « Avec le temps, va, tout s'en va, avec le temps tout fout le camp », je préfère, pour ma part, assurer que le temps est nécessaire à ce que quelque chose puisse s'écrire.

La proposition du 9 octobre 1967 de Jacques Lacan va dans ce sens. Après elle, dans l'après coup, ce sera le temps des élaborations et des constats sur la passe : interventions, écrits et comptes rendus (Congrès de la Grande Motte, de Deauville).

Le passe-temps, contrairement à ce que nous propose Lacan et sa procédure, ne serait qu'un mauvais mot, si ce n'est que la notion de jeu, de pari n'est peut-être pas absente quand le passant se décide à suivre le dispositif. La question du moment de la décision du passant (comment le repérer ?) sera reprise tout à l'heure par Françoise Bresch dans son exposé.

Le fil de mes questions, dans ce que je me propose de vous entretenir cet après-midi, est celui du moment où le passant fait sa demande de passe. Quel est donc ce temps-là ?

Quelles précisions peut-on apporter sur ce moment, et en particulier comment ce moment s'articule-t-il avec la fin de l'analyse, fin d'analyse de cet analysant-là qui va devenir passant avant de devenir analyste ? Au Collège, cette question a en effet retenu toute notre attention : existe-t-il un décalage entre la fin de l'analyse, l'installation et l'émergence du désir de devenir analyste ? La demande d'une passe peut-elle chez un passant advenir longtemps après son installation ou alors advenir à un moment différé quand précisément la passe va venir lui poser la question du désir d'analyste ? Un décalage serait alors possible entre passe et fin d'analyse mais cela peut-il se produire longtemps après une fin d'analyse (fin par interruption, par arrêt de rendez-vous réguliers qui jusque là rythmaient la vie du passant) ?

¹ Intervention faite dans le cadre des réunions publiques du Collège de la passe de l'EPSF et de La lettre lacanienne, le 11 décembre 2004. Le caractère oral en a été maintenu.

Je me suis donc demandé ce qu'était le saut qui constitue le passage à « l'être analyste », ce changement de place du sujet, en quelque sorte sa clinique, « nouage du singulier au théorique » comme le dit Jeanne Bernard : « Déchiffrer le symptôme, repérer la répétition dans les figures du destin, articuler les signifiants en cause [...] toute question sur l'être analyste². »

Outre les nombreuses métaphores sur la passe, je ne rappellerai que ces définitions, que l'on retrouve dans le *Littré* comme le *Robert*, du verbe passer qui exprime tantôt que l'on fait passer par ou que l'on dépasse, que l'on va au-delà. Passer signifie « aller, faire un mouvement en franchissant une limite, un obstacle ». Enfin, passer est aussi l'indication du temps qui s'écoule.

J'ai cherché des éléments de réponse dans quelques textes de Lacan avant la proposition d'octobre 1967, dans la proposition et après celle-ci.

1. Le discours de Rome

Le 26 septembre 1953, dans « Le discours de Rome³ » qui est le premier discours prononcé par Lacan dans une manifestation internationale de la SFP, après qu'il eut démissionné de la SPP dont il était alors le président. Il s'agit ici pour Lacan de traiter justement de la formation des psychanalystes et il y développera l'action du symbolique à partir de son avancée sur la parole vide (discours narcissique) et la parole pleine. Rappelons que cette même année 1953, deux mois avant le discours de Rome, il avait donné à la Société française de Psychanalyse, le 8 juillet exactement, une conférence sur la question de la triade « Le symbolique, l'Imaginaire et le Réel. »

Le discours de Rome rappelle que précisément le discours, s'il ne va « communiquer rien », s'il « nie l'évidence », s'il est « destiné à tromper », représente pourtant « l'existence de la communication », l'affirmation que « la parole constitue la vérité » et en définitive il « spéculé sa foi dans le témoignage » et la parole pleine comme réalisation du sujet⁴.

Ainsi le psychanalyste, dans le meilleur des cas, va-t-il prendre le récit d'une histoire quotidienne pour une fable avec une vérité morale, un apologue qui à bon entendeur adresse son salut et pour une figure de rhétorique dans laquelle le sentiment, la parole et l'action sont prêtés à des êtres inanimés, à des morts, à des absents, soit une prosopopée. Il prendra aussi l'interjection directe, le simple lapsus, pour une déclaration fort complexe, le soupir d'un silence pour tout développement lyrique auquel il supplée. Cette référence à la parole et au langage « peut libérer la parole du sujet [...] et l'introduire au langage de son désir », ce que Lacan nomme ici le langage premier, le langage du désir, dans lequel le sujet, au-delà de ce qu'il nous dit de lui, déjà nous parle à son insu⁵ : la

² J. Bernard, « La passe interrompue : une lettre en souffrance », *Essaim*, n° 6, automne 2000.

³ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 237-322.

⁴ *Ibidem*, pp. 251-252.

⁵ *Ibidem*, p. 292.

passé, telle qu'elle sera proposée, sera mise en lumière de cette expérience, écrit Lacan, qu'il faut employer pour lever une ombre épaisse.

2. *Séminaire I, Les écrits techniques de Freud (1953-1954)*⁶
Leçon du 7 avril 1954 (pp. 180-182)

Le système du langage est fondamentalement lié à la Loi. Le passé et l'avenir se correspondent, mais contrairement à ce que l'on pourrait croire, dans le sens de l'avenir au passé et l'on mettra ainsi l'accent sur une chose qui « aura-été ». L'inconscient est à la fois quelque chose de négatif, d'idéalement inaccessible et d'autre part quelque chose de quasi réel. C'est ainsi que les choses qui ne veulent rien dire signifient tout d'un coup quelque chose « mais dans un tout autre domaine ».

Leçon du 16 juin 1954 (pp. 266-267)

« Derrière ce que dit un discours, il y a ce qu'il veut dire, et derrière ce qu'il veut dire, il y a encore un autre vouloir-dire, et rien n'en sera jamais épuisé — si ce n'est qu'on arrive à ceci que la parole a fonction créatrice, et qu'elle fait surgir la chose même, qui n'est rien d'autre que le concept⁷. » C'est à Hegel que Lacan fait ici référence quand Hegel développe que « le concept, c'est le temps de la chose », qu'il arrive pour remplacer la chose. Le temps de la chose ? « Si effectivement, dit Lacan, le concept est le temps, nous devons analyser la parole par étages, en chercher les sens multiples entre les lignes⁸. »

Leçon suivante du 23 juin 1954

« C'est seulement, dit Lacan, si le temps de l'acte est pris en lui-même, séparé de l'acte particulier, que l'acte peut être conceptualisé comme tel, c'est-à-dire gardé dans un nom » (saint Augustin, *De locutionis significatione*).

Vont se différencier ainsi le *nomem* et le *verbum*.

Nomen : le mot qui fait connaître, la totalité signifiant-signifié (le symbole). Le *nomen* s'exerce sur le plan de la reconnaissance.

Verbum : le mot en tant qu'il frappe l'oreille.

3. 1956. « *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956*⁹ »

Lacan en exergue de la « Proposition écrite du 9 octobre 1967 » renvoie à ce texte des *Écrits*. L'analyste n'est pas une tireuse de cartes¹⁰. Ce texte après

⁶ J. Lacan, séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975.

⁷ *Ibidem*, p. 267.

⁸ *Ibidem*, p. 268.

⁹ J. Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », *Écrits*, *op. cit.*

avoir rappelé le centenaire de la naissance de Freud (1856) insiste d'emblée sur la « continuation » (soit transmission voire survie ?). Il s'agit en particulier d'un questionnement sur le désir : comment peut-on être psychanalyste.

C'est, écrit Lacan, la psychanalyse qui décide de la qualité du psychanalyste. Relation analytique et signifiants sont des concepts « puissamment articulés » entre eux (l'année 1955-56 est celle du séminaire sur les psychoses et de tout son travail sur le signifiant, le signifié et la primauté du signifiant). « [...] l'homme est, dès avant sa naissance et au-delà de sa mort, pris dans la chaîne symbolique, laquelle a fondé le lignage avant que s'y brode l'histoire [...] »¹¹

« Gardez-vous de comprendre¹² », « Qu'une de vos oreilles s'assourdisse, autant que l'autre doit être aiguë¹³. » La parole de la psychanalyse ne se livre que dans un deuxième temps. « Le numéro deux se réjouit d'être impair (et il a bien raison le numéro deux, de se réjouir de l'être, mais il a le tort de n'être pas fichu de dire pourquoi [...])¹⁴ » À propos de la création par Freud en 1910 de l'IPV (*Internationale psychoanalytische Vereinigung*) ou AIP (Association internationale de psychanalyse), la Société de psychanalyse à venir, pour assurer le maintien de sa pensée quand il ne sera plus là et pour défendre la psychanalyse, Lacan va écrire que dans ce grade unique de la hiérarchie psychanalytique il s'agit en fait de « suffisance ». C'est cette suffisance qui va mettre les analystes dans leurs « petits souliers¹⁵ ». Suffisance et petits souliers vont faire que le silence va régner en maître dans l'association. Les « biens nécessaires », eux, seront là pour relever l'usage de la parole dans l'organisation associative, peuplant le silence de leurs discours. C'est contre cette opacité-là par exemple que le dispositif de la passe sera proposé.

Les « Béatitudes » est un terme emprunté aux sectes stoïque et épicurienne qui se donnaient pour fin d'atteindre à la satisfaction de la suffisance.

*1960. Le séminaire VIII, Le transfert*¹⁶

Leçon du 23 novembre 1960 (pp. 38-39)

À propos du *Banquet*, Lacan aborde la comparaison avec une sorte de compte rendu des séances où s'éclairera « successivement » chacun de ces flashes par celui qui suit. Après-coup révélateur qui demandera un « enregistrement sur

¹⁰ *Ibidem*, p. 472 : « [...] l'intérêt que nous montrons ici pour la mantique n'est pas pour approuver le style de la tireuse de cartes [...] »

¹¹ *Ibidem*, p. 468.

¹² *Ibidem*, p. 471.

¹³ *Ibidem*, p. 471.

¹⁴ *Ibidem*, p. 471. Lacan fait ici référence à un essai d'André Gide, *Sur un problème de logique*.

¹⁵ *Ibidem*, p. 476.

¹⁶ J. Lacan séminaire VIII, *Le transfert*, Paris, Seuil, 1991.

cervelle », l'écrit n'avait pas encore cette fonction de facteur dominant et il était nécessaire d'avoir une bonne mémoire : celle des passeurs qui viennent déposer au cartel de la passe ce qu'ils ont entendu du récit des passants.

5. « La proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École »

Je rappelle rapidement ce que Lacan nomme le passage (le travail de) l'analysant à l'analyste : est-il de l'ordre d'une fin d'analyse ? Fin d'une analyse didactique ?

Cette « ombre épaisse », c'est l'absence de théorisation sur cette fin même, ce qui est à mettre en rapport avec les échecs et les impasses jusqu'alors des sociétés de psychanalyse.

Sa proposition est donc de saisir l'acte du passage de l'analyste « dans le temps qu'il se produit ». La passe « serait le moment où l'acte se produit et le moment où il peut être saisi, les deux opérations étant liées¹⁷. » Dans ce moment d'assertion subjective du sujet-passant, les passeurs ont saisi et ont pu rendre compte au cartel d'un certain réel de celui-ci. « [...] le sujet dans son assertion atteint une vérité qui va être soumise à l'épreuve du doute, mais qu'il ne saurait vérifier s'il ne l'atteignait pas d'abord dans la certitude¹⁸ », en raison de la « tension temporelle¹⁹ ». « *Tres faciunt collegium* » (proverbe latin qui est utilisé lors de l'intronisation d'un nouveau pape [depuis la papesse Jeanne] pour vérifier que ce n'est pas une femme). Dans *Esquisse d'une phénoménologie du droit*²⁰, Kojève dit que deux ne constituent pas encore une société au sens propre du mot. En fait, il y a toujours un spectateur, un troisième : deux passeurs + un cartel ?

6. 1967

Le 6 décembre, deux mois après la Proposition, dans son « Discours à l'ÉFP²¹ », Lacan précisera qu'il faut éviter l'organisation de l'École sur l'*infatuation* et la *prudence* (je vous rappelle la « suffisance », les « petits souliers », les « biens nécessaires » et la « béatitude » du texte de 1956 sur la situation de la psychanalyse). Il précise : « [...] ma proposition se forme du modèle du trait d'esprit, du rôle de la *dritte Person*²² » (trois sont nécessaires rappelions-nous tout à l'heure) et la passe serait une « autre scansion du temps logique ». Le temps, la passe doit « l'entamer ».

¹⁷ J. Bernard, « La passe interrompue : une lettre en souffrance », article cité.

¹⁸ J. Lacan « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits, op. cit.*, p. 207.

¹⁹ *Ibidem*, p. 207.

²⁰ A. Kojève, *Esquisse d'une phénoménologie du droit*, Paris, Gallimard coll. Bibliothèque des idées, 1981.

²¹ J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », *Scilicet* 2/3, 1970 ; repris dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

²² *Ibidem*, p. 265.

7. 1968. Séminaire XV, *L'acte psychanalytique*²³ (1967-1968)

Leçon du 21 février 1968 (trois mois après le « Discours à l'EFP »)

La passe, c'est le saut, un manque auquel il « faudra en quelque sorte suppléer pour compléter l'histoire, pour que celle-ci se rétablisse. »

« Le manque qui de toujours se définit comme absence de l'homme et qui s'appelle le désir, mais qui à la fin d'une analyse se traduit de cette chose non seulement formulée mais incarnée qui s'appelle la castration²⁴. »

Nous allons maintenant passer à des textes plus proches et qui vont commencer à s'articuler autour de la reconnaissance d'un échec dans ce que Lacan attendait de la procédure.

8. 1972. *Le séminaire sur Le savoir du psychanalyste* (1971-1972)

Lacan y annoncera donc publiquement (dans la leçon du 1^{er} juin 1972) : « La passe est manquée » et il ne resterait donc que la psychanalyse didactique. Cette expérience de la passe est ce qu'il a proposé « à ceux qui sont assez dévoués pour s'y exposer à de seules fins d'information », pour quelqu'un qui voudrait être psychanalyste, ce qui reste « tout à fait a-normal ». Il y faut une sorte d'aberration.

9. 3 novembre 1973. *Assises de l'EFP à la Grande Motte, intervention de Jacques Lacan « Sur l'expérience de la passe et de sa transmission*²⁵ »

C'est une expérience *en cours*, expérience « radicalement nouvelle ». La passe n'a rien à faire avec l'analyse ? Il y a « certains des passants qui ne pourront jamais oublier ce qu'a été pour eux qui étaient, disons en principe, *en fin d'analyse*, l'expérience de la passe » et ceux qui se sont offerts à cette expérience « ne sont pas des vieux ». Ce passage rejoint une question posée au début de cette intervention sur le temps, ce moment où va se décider pour un passant d'entrer dans la procédure, et ce, en particulier, par rapport à sa propre analyse. Il poursuit : « De l'analyse se dégage une expérience, dont c'est tout à fait à tort qu'on la qualifie de didactique. L'expérience n'est pas didactique. Pourquoi croyez-vous donc que j'ai essayé d'effacer tout à fait ce terme de didactique, et que j'ai parlé de psychanalyse pure ? » L'analyse implique la conquête des bouts de savoir qui sont déjà là, à notre insu, et le sujet peut « y apprendre par quel truc ça s'est produit ». « C'est en ce sens seulement qu'une analyse est didactique. »

²³ J. Lacan, séminaire XV, *L'acte psychanalytique*, inédit.

²⁴ *Ibidem*, leçon du 10 janvier 1968.

²⁵ J. Lacan, « Sur l'expérience de la passe et de sa transmission », *Ornicar*, n° 12-13, décembre 1977.

10. Mai 1977, dans la « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI » Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse²⁶

« La question reste de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'historiser de lui-même²⁷. » Lacan rappelle qu'il a voulu mettre en place la passe comme épreuve de l'historisation de l'analyse en se gardant de « [...] l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis²⁸. »

11. Le 10 janvier 1978, dans le séminaire *Le moment de conclure (1977-1978)*

« La passe je l'ai produite dans mon École dans l'espoir de savoir ce qui pouvait bien surgir dans ce qu'on appelle l'esprit, l'esprit d'un analysant pour se constituer, je veux dire recevoir des gens qui viennent lui demander une analyse. » Il continue : « Ça pourrait se faire par écrit ? Je l'ai suggéré. Passe par écrit, ça a une chance d'être un peu plus près de ce qu'on peut atteindre du réel que ce qui se fait actuellement [...] et j'ai suggéré que des passeurs pouvaient être nommés par quelques-uns. Mais ces écrits on ne *les lira pas*, car l'écrit on en a trop lu. »

J'ai pensé à l'opposé de cela à ce film de François Truffaut que je n'ai vu que très récemment, *Fahrenheit 451* ; c'est un film où l'on se retrouve dans une société qui interdit les livres et les brûle. Ceux qui s'en tirent, aux deux sens du mot, peuvent abandonner les livres, car ils les ont appris par cœur ; ils sont devenus un livre (cf. également ce qui a été dit à propos du séminaire *Le transfert* de « l'enregistrement sur cervelle »).

12. Assises de l'EFP à Deauville en 1978

La passe est une « impasse ».

La passe est-elle, en conclusion, à sauver pour que l'École ex-siste ? Est-ce un principe fondateur de l'institution psychanalytique comme a pu l'écrire Jean Clavreul²⁹ ?

Pour ma part, il me paraît qu'elle a aujourd'hui, en cette période de remous, de statut des psychothérapies d'un côté, de celui de la psychanalyse de l'autre, elle a ce qui est de plus consistant à opposer aux projets des politiques sur la psychanalyse.

Pour conclure sur le temps, je citerai la dernière page du *Temps retrouvé* de Marcel Proust : « J'éprouvais un sentiment de fatigue et d'effroi à sentir que tout ce temps si long non seulement avait, sans une interruption, été vécu, pensé, sécrété par moi, qu'il était ma vie, qu'il était moi-même, mais

²⁶ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », *Ornicar* n° 12-13, décembre 1977 ; repris dans *Autres écrits*, op. cit.

²⁷ *Ibidem*, (*Autres écrits*), p. 572.

²⁸ *Ibidem*, p. 573.

²⁹ J. Clavreul, *Bulletin de la Convention*, n° 3.

encore que j'avais à toute minute à le maintenir attaché à moi, qu'il me supportait, moi, juché à son sommet vertigineux, que je ne pouvais me mouvoir sans le déplacer. La date à laquelle j'entendais le bruit de la sonnette du jardin de Combray, si distant et pourtant intérieur, était un point de repère dans cette dimension énorme que je ne me savais pas savoir. J'avais le vertige de voir au-dessous de moi, en moi pourtant, comme si j'avais des lieues de hauteur, tant d'années³⁰. »

³⁰ M. Proust, *Le temps retrouvé*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1954, p. 1047.